



2021

RECUEIL DE CONTES LES OISEAUX DE FOREST



LES OISEAUX DE FOREST – SOUVENIR D'UN MOMENT ENSEMBLE

« Mesdames, messieurs, bonjour à vous ! Le festival « Ô tours des contes » s'organise le 3ème week-end de juin, c'est pourquoi nous sommes ici, en quête des histoires de la place Saint-Denis. Nous souhaitons alimenter le festival de vos histoires ! Quelles histoires ? Que raconter ? Nous pensons que le conte est avant tout un moment, un moment pour se rencontrer et partager. Alors je vous pose la question, que souhaitez-vous partager ? Que souhaitez-vous transmettre aujourd'hui ? »

Ce sont ces mots qui ont guidé nos pas et permis les merveilleuses rencontres faites sur la place Saint-Denis. Chaque habitant, chaque habitué des lieux, chaque personne a une expérience à partager, chaque personne a une histoire.

Ce sont ces histoires, ces échanges avec les personnes sur la place, qui ont directement inspiré l'écriture des contes de ce recueil. Parmi eux, certains n'ont pas eu besoin d'être écrits par notre plume, ils nous ont été transmis, et nous vous les partageons tels que nous les avons reçus.

Des histoires sont venues jusqu'à nous, d'autres sont encore à découvrir. Il y a encore beaucoup de belles rencontres à faire dans ce quartier très animé, très vivant qu'est Saint-Denis.

« Les oiseaux de Forest » c'est le nom de ce recueil, ainsi que le nom de la balade contée associée et du court-métrage réalisé en parallèle. Le recueil, la balade contée et le court-métrage ont tous trois été diffusés lors du festival.

En souhaitant vous laisser un heureux souvenir de ce moment ensemble.



Tenzin et Elisabeth

Pour l'ARC - Action et Recherche Culturelles asbl dans le cadre du festival « Ô tours des contes ».



« On raconte que les histoires sont comme les oiseaux. Ils voyagent autour de la terre. De temps à autre, un oiseau se pose sur la branche d'un arbre, un arbre où est adossé un conteur. Alors l'oiseau chante son histoire à l'oreille du conteur. Le conteur reçoit la mélodie, et il choisit, il choisit s'il va lui aussi chanter l'histoire. Et s'il le fait, alors de son souffle naissent des oisillons qui à leur tour partent pour un grand voyage... »

Ce conte, raconté par nombre de conteurs, conteuses, et ce depuis la nuit des temps, trace le fil de ce recueil de contes. Nous avons cherché les oiseaux de la place Saint-Denis afin d'entendre les histoires qui s'y chantent, en voici quelques-unes...

LE RENARDEAU, LE RENARD, LE FAUCON ET LA TIGRESSE

Il était une fois une bande de copains, et une sacrée bande, je vous le dis.

Il y avait un renard, roux avec une balafre au visage, un faucon, prenant son envol chaque matin, pour observer la vie vue du ciel et une tigresse aux moustaches tendres, mais prête à grogner s'il faut défendre ceux qu'elle aime.

À trois, ils se retrouvent certains après-midi pour jouer aux cartes, discuter, rêver à un monde meilleur, c'est-à-dire un monde sans humains.

Chacun d'eux a déjà eu ses déboires avec les humains... que cela soit pour leur fourrure ou pour les enfermer dans des zoos en vue d'une simple distraction. Nos amis ont appris à leurs dépens que les humains étaient les pires des prédateurs, des prédateurs qui chassent non pour se nourrir, mais pour le plaisir.

Un jour, le renard vient rejoindre ses amis en après-midi, accompagné de son renardeau. Le petit, ou plutôt la petite - c'est une femelle - n'a pas école aujourd'hui, pour cause de pénurie de personnel. C'était la crise chez les animaux en ce temps-là. Les humains occupaient tout l'espace, ce qui perturbait l'accès à la nourriture. Les animaux enseignants étaient obligés de penser à leur survie plutôt que de transmettre leur savoir à la jeune génération. D'ailleurs, notre bande d'amis avait aussi du mal à joindre les deux bouts, mais faisait son possible pour perpétuer son rendez-vous sacré. L'amitié, ça compte aussi !

La petite renarde s'installe à la table des amis, sort ses crayons de couleur et du papier, commence à dessiner. Elle dessine une humaine, une femme avec un sourire. La tigresse et le faucon froncent les sourcils en voyant le dessin, le renard ne fait pas attention au dessin, il regarde sa fille, fier de la voir dessiner. La tigresse intervient :

- Tu es optimiste toi, c'est comme ça que tu vois les humains ?
- Oh je sais pas... Je dessine ça comme ça, c'est ce qui me vient...



- Tu as de l'imagination.
- J'ai entendu dire que les humains pensaient que les animaux étaient incapables de sourire, pourtant si, nous savons le faire. La tigresse sourit avec ses moustaches, le faucon avec ses ailes et le renard avec sa truffe, les humains ne le remarquent pas, c'est tout... Je me dis que peut-être l'inverse est vrai aussi, nous pensons que les humains sont incapables de sourire, peut-être que si... Cela m'amuse de le dessiner en tout cas...

Le faucon, de ses yeux perçant, regarde la renarde :

«Tu es grande maintenant, dans quelques semaines tu seras une renarde adulte, je suis obligé de te prévenir, chaque jour je vois comment les humains vivent, ils sont dangereux, nous en avons tous fait les frais ici, ton père aussi, sa balafre ne vient pas de nulle part... Sais-tu ce qui différencie les humains des animaux ?

- Non.
- l'humain est cruel...
- L'humain est un animal aussi, non ?
- Oui, en effet, mais il l'a oublié... Il a oublié qui il était et est devenu cruel.»

C'est le tour du renard d'intervenir :

«Il y a longtemps, les humains et les autres animaux parlaient d'un même langage, mais ils ont perdu cette capacité. Les animaux ont continué à se comprendre entre espèces, mais pas l'humain. On raconte que les humains auraient perdu le langage le jour où ils ont perdu la mémoire. On ne sait pas pourquoi leur mémoire a été perdue... Une mauvaise chute peut-être...»

La tigresse l'interrompt :

« Mauvaise chute ou pas, perte de mémoire ou pas, ce n'est pas une raison pour s'en prendre aux animaux comme ils le font. Les visages des humains sont teints de dédain, de colère, je ne les ai jamais vus sourire.

- Maintenant si ! », dit la petite renarde en montrant son dessin.

La tigresse avec ses moustaches, le faucon avec ses ailes et le renard avec sa truffe sourient de concert en regardant le dessin, puis en se regardant les uns les autres.

Si seulement les humains pouvaient se souvenir... Peut-être seraient-ils capable de sourire...

À ce moment-là, un rayon de soleil
vient éclairer le dessin,

À ce moment-là, à la table des amis, on
rêvait à un monde meilleur... Non pas
un monde sans humain, un monde où
les humains se rappelleraient le langage
des animaux...



*« Les animaux c'est pas un manteau,
si tu comprends pas, va pendre ton
linge »*

Parole de Cédric, habitant du quar-
tier.



ATTENTION À TOI CORONA !

Les mains, les pieds,

Les gants, les bottes,

Tout mon corps bouge.

Il transpire, s'étend dans un mouvement
rythmé.

Vitalité,

Témérité,

Ténacité.

De la vie au trépas, je choisis la vie.

Je choisis de lutter pour continuer à exis-
ter.

Je m'exprime dans une danse dynamite.

Dynamique, je t'aime.

Explosion de joie,

Corona tu ne m'enlèveras pas ça.

Tu ne m'auras pas.

Poème écrit à partir du dessin de Joy,
habituee du quartier



L'OURS ET LE SAINT-BERNARD

Il était une fois un ours. Cet ours-là n'est pas comme les autres...

Ses parents sont décédés lorsqu'il était tout petit, l'ourson fut élevé par des corneilles.

Ces oiseaux intelligents se sont dit qu'un ours, même encore petit, serait très utile pour protéger l'arbre où ils nichent. Il fut éduqué, au sein de la communauté de corneilles, à toujours rendre service.

Devenu grand et fort, il trace sa route. Il ne sait où il va, en général il suit le chemin de la rivière, là où les poissons frétilent. Sur le chemin de la rivière, il en voit du monde ! Il en voit du paysage ! Insectes, oiseaux, loutres et castors, grenouilles, crustacés et j'en passe...

Il aime observer, il aime rencontrer les autres animaux, n'importe lesquels. Il voudrait leur raconter ses aventures de voyages et entendre les leurs. Croyez bien que lorsque l'on est élevé par des corneilles, on aime parler et même jacter !

Le souci, lorsqu'il s'approche pour leur parler, c'est qu'il fait peur, tout le monde le fuit. Et cela, parce qu'il est ce qu'il est... un ours...

Une fois, pourtant, une libellule a compris. Elle parlait souvent avec lui. Il était si heureux avec elle, il en est tombé amoureux. Malheureusement, le temps de vie d'une libellule est bien plus court que le temps de vie d'un ours...

Depuis ce moment, l'ours ne cherche plus vraiment à communiquer, il en a marre de courir derrière ceux qui ne veulent pas de lui. De devoir sans arrêt justifier son existence. Il ne demande qu'à aider, mais s'il faut supplier pour aider... supplier pour un simple regard. Ça suffit !

L'ours décide de s'isoler, seul dans la montagne enneigée, là où il ne dérangerait personne et où personne ne le dérangerait. Il se trouve une grotte et n'en bouge plus. Il restera là... jusqu'à la mort.

Un jour, il y a une grosse tempête de neige suivie d'une avalanche qui engloutit l'ours. Il a froid sous le tapis lourd de la neige. Il respire très lentement. Ce coup-ci, il va y passer ! Au moment où cette pensée lui vient, il entend gratter la neige, à rapides coups de griffes. Un rayon de soleil traverse, lui aveugle les yeux. Petit à petit, il voit le chien, il voit le saint-bernard, venu pour le sauver.



« Laisse-moi ! » dit-il au saint-bernard
« Je ne mérite pas d'être sauvé !

- Bien sûr que si, tout le monde mérite d'être sauvé !
- Alors dis-toi... que je ne veux pas être sauvé.
- Un ours qui renonce, hors de question ! Il ne faut jamais renoncer ! Sors de cette neige maintenant ! »

L'ours, ainsi poussé, s'extrait de la neige et se replace debout sur ses pattes. Lorsqu'il se tient droit comme ça, il a de la prestance...

« C'est quoi le souci ? Demande le saint-bernard

- Le souci est que je fais peur à tout le monde, alors que je cherche la paix.
- Haha, rit le saint-bernard. « Moi c'est l'inverse, je fais peur à personne, alors que parfois, il faudrait ! Parce que je suis un saint-bernard, tout le monde me demande des services, je les rends, et pour eux c'est comme si c'était normal, comme si le service n'avait jamais existé. Je peux te dire que je grogne dans ces cas-là !
- En fait, tu ressembles à un ours ! Dit l'ours, les yeux joueurs.

- Et toi à un saint-bernard ! » Répond le saint-bernard en riant à gorge déployée.

Un saint-bernard au cœur d'ours et un ours au cœur de saint-bernard, il semble que tout existe dans ce monde ! Ils s'étaient trouvés ces deux-là... C'est comme cela que commença une longue amitié... et c'est comme cela que le conte se termine



« Lorsque l'on est déprimé, nous regardons derrière, ou faisons du sur-place, le cheval, lui, va toujours de l'avant, il regarde droit devant et avance, nous pourrions nous en inspirer ».

Parole de Christopher, habitant du quartier.

SOMBRE LUNE

Il était une fois une femme aux cheveux dorés comme le soleil, avec des yeux tout aussi dorés, comme le soleil. Chaque matin elle se lève, boit son café, fume sa cigarette, s'installe dans son canapé au cuir usé. Elle allume la radio, elle a toujours préféré la radio à la télé. Elle peut ainsi imaginer elle-même ce qui se chante, ce qui se raconte.

Ce matin-là, ses traits étaient tirés de fatigue, elle n'avait pas dormi, en cette nuit de lune sombre.

Cette nuit-là, comme tous les 28 jours, la lune s'était cachée.

Ce matin-là, comme tous les jours, la dame aux cheveux dorés de soleil se cachait.

Elle n'ouvrait pas les rideaux de ses fenêtres.

Elle ne sortait pas. Sauf pour les quelques pas qui l'amenaient au marché pour faire ses courses.

Elle s'habillait de vêtements trop larges. Elle baissait les yeux, sous le poids des quelques regards qui croisaient son chemin.

Ce matin-là, elle s'endormit dans son canapé.

Dans son rêve la lune sombre rayonne en plein jour, on ne voit qu'elle.

Le soleil s'éclipse pour laisser place à la merveille.

Midi sonne. Elle se réveille.

Elle s'habille d'un joli vêtement couleur pastel.

Elle marche, passe devant une aire de sport, s'installe dans les gradins pour observer le rude entraînement. Elle observe, fascinée par l'harmonie des corps, ces corps qui bougent dans un effort musclé, s'exercent sous les cris et les regards menaçants de l'entraîneur.

Chacun sait qu'ici, soit on gagne, soit on perd.

Elle aussi, elle le sait, c'est qu'on lui a toujours appris, elle a bien compris. Pas de nuance sur le marché de ceux qui gagnent. Ici, personne n'admet la défaite.

Il y a longtemps, elle a perdu la course.

Aujourd'hui, il reste la perdante. Celle qui gagne à disparu depuis longtemps.

Pourtant, aujourd'hui, ses vêtements sont teints de douces nuances pastel, aujourd'hui, elle perçoit timidement les couleurs, les nuances qui peignent les corps. Sur un corps, le blanc et le noir n'existent pas.

Elle rentre chez elle, se regarde dans le miroir. Le blanc de ses yeux est nacré, ses quelques cheveux blanc, aux reflets argentés, sont perdus



dans sa chevelure dorée, même eux sont teintés de nuances.

Pour la première fois depuis longtemps, elle se regarde dans le miroir, elle voit une femme qui perd et aussi une femme qui gagne... Elle voit une femme, belle de toutes les nuances qui ont dessiné sa vie.

Ce soir-là, le soleil se coucha au milieu d'un ciel baigné de couleurs. Comme tous les soirs, il laissa place à la lune.

Ce soir-là, ses traits étaient posés, elle était sereine.

Cette nuit-là, la lune se montra, en fin croisissant d'argent. Elle lança son nouveau cycle.



Conte écrit à partir d'une peinture d'Anne, habituée du quartier

LA LIBERTÉ

Réflexion poétique sur un coin de table

Il était une fois la liberté, savez-vous à quoi elle ressemble ?

Peu de gens l'on vue, la connaissent, la reconnaissent.

Pourtant elle existe.

Les feuilles d'arbres, animées par le vent, ne cessent de nous le dire.

Les avez-vous entendues ?

La liberté, c'est une femme, comme vous et moi, elle court pour garder le cap de sa propre vérité.

Libre de penser ce qu'elle pense, d'aller où elle va.

Elle court pour ne jamais être rattrapée par ce qui tient les mains fermées.

La liberté, c'est un homme, comme vous et moi, qui choisit ce qu'il tient entre les mains.

Un outil, une arme, une fleur, ses mains dévoilent, ses mains saluent.

Peut-être la liberté ressemble-t-elle à autre chose ?

Que voulez-vous qu'elle soit ?



LE SINGE ET LE FURET

Il n'y a rien de plus important que la liberté, clame le singe

Il n'y a rien de plus important que l'ordre, clame le furet.

Il était une fois un singe, un chimpanzé plus précisément, et un furet au pelage brun-beige. Ils formaient une équipe, ils devaient s'accorder chaque jour pour transporter des fruits d'un point A à un point B. Le travail consistait à voler des fruits aux humains, dans les magasins, et de les distribuer aux animaux frugivores.

Les humains appauvrissent la terre et s'accaparent toutes les ressources. Les animaux se débrouillent en allant chercher la nourriture là où elle est.

Le singe, plus si jeune, fait la moue. Il estime qu'il a fait sa part dans la vie, qu'il mérite de se reposer un peu. Pourquoi faire travailler les animaux si vieux ? Il faut bien, à un moment, profiter de la vie ! Il y a suffisamment de jeunes pour prendre la relève, des jeunes qui ne demandent qu'à faire quelque chose.

Certes, son travail est important, mais là, il ne peut plus, il ne veut plus ! Tous les jours la même rengaine, à quoi bon survivre si l'on ne peut vivre ?

Cela créait des tensions avec le furet. Pour le furet, rien de plus important que d'accomplir sa mission, de faire ce qu'il y a à faire, et ce dans les règles et avec organisation. Arriver à l'heure, saisir le bon moment pour voler les fruits, aligner les fruits pour les attacher les uns aux autres plus rapidement avec la corde, bien tendre la corde pour attacher plus de fruits, éviter qu'ils ne tombent ou, simplement, ne pas mettre ses pieds dedans et trébucher. Sans organisation, pas d'efficacité, sans efficacité, pas de réussite de la mission.

Un matin, le singe décide de ne pas venir au rendez-vous. Il s'est posé tout en haut d'un arbre, sur une branche, certain que le furet ne pourrait pas le trouver là. Le singe, couché sur le dos, mains croisées derrière la tête, savoure ce moment de paresse. Dans un demi-sommeil, il rêve à une pomme, une vraie pomme ! Pas comme celles que l'on trouve dans les magasins des humains, toutes de la même taille, de la même couleur, qui laissent un goût de faim même après les avoir mangées. Non, c'était une pomme, une vraie !

Gracieusement tordue, joufflue, chatoyante, prête à se laisser croquer.

Les cris du furet l'arrachent à son rêve :

« Hé toi là-haut, je te vois, cela fait des heures que je te cherche, descends ici tout de suite, on doit faire notre travail !!

- Je suis bien ici, je ne descendrai pas !
- Si tu ne descends pas, c'est moi qui viendrai te chercher.
- Essaie pour voir. »

Le furet sort ses griffes, il n'avait jamais grimpé dans un arbre, mais contre toute attente, la force de ses griffes le porte. Ses toutes petites pattes ne lui permettent pas de grandes enjambées mais il s'élève dans l'arbre, à cadence régulière. Sur ce, le singe s'enfuit, saute agilement de branche en branche. Jusqu'au moment où il aperçoit au loin... une pomme ! Une vraie pomme, gracieusement tordue, joufflue et chatoyante, cela existe encore, ça ? Le singe se précipite pour rejoindre le fruit aimé.

Ses yeux fixés sur le fruit, il va vite, ne prête plus attention aux branches qui le font rebondir. Soudain, alors qu'il s'apprête à cueillir le fruit, la branche sur laquelle il se trouve craque ! Le singe tombe. Avec lui, la pomme.

Le furet arrive en courant :

« C'est malin ! Regarde-toi, pour un singe, tu me déçois !

- Peu importe », répond le singe essoufflé, la voix tendue de douleur. Regarde ce que je tiens entre les mains.
- C'est quoi ? Un fruit ?
- C'est une pomme ! Tu n'es plus capable de les reconnaître lorsqu'elles n'ont pas la bonne forme ?
- Peu importe », répond le furet. il nous faut retourner à notre mission.
- Je n'ai qu'une mission aujourd'hui, celle de goûter ce fruit. Dit le singe avec un sourire.

Il croque dans la pomme, plusieurs fois, son visage s'illumine, comme s'il avait rejoint les anges... Ses yeux se ferment.

Le furet appelle d'urgence les animaux soignants. Ils arrivent et emmènent le singe.

Ses mains lâchent la pomme, la pomme roule aux pieds du furet, il en reste un peu, de quoi croquer un pleine bouchée...



Le furet n'y prête pas attention.

Quelques jours plus tard, le singe ouvre les yeux. Il est tombé mais ne regrette rien. Le furet ne gouta jamais le fruit, il ne regrettait rien non plus...

Cette aventure s'est transmise de génération en génération. Bien plus tard, elle se raconte encore autour d'un feu ou sur les places des quartiers, car beaucoup se posent ces questions : pouvons-nous manger des pommes sans tomber ? Ou maintenir nos objectifs tout en mangeant des pommes ?



L'ÉLÉPHANTE, LA LIONNE ET LA TORTUE

C'était au temps d'une grande migration. Tous les animaux, même ceux qui ne migrent pas d'habitude, avaient pris la route. Tous en quête d'eau et de nourriture.

Tous les animaux suivent l'éléphante, la seule capable, grâce à sa trompe, de trouver l'eau dans un désert. Les animaux ne se quittent pas des yeux et du flair. En effet, lorsque l'on migre, la chose essentielle est de ne pas se perdre. Éviter à tout prix de s'éloigner du groupe ! Heureusement, les lionnes veillent. Elles entourent le groupe de leur présence, gardent un œil sur tout le monde, surtout sur les petits. Les petits sont les premiers à s'éloigner pour tout un tas de raisons : difficultés à suivre le pas, curiosité d'un insecte qui passe, se retrouver embourbé par méconnaissance du terrain, ou encore se faire avoir par le guet-apens d'un prédateur profitant de son inexpérience..., les petits ont très vite fait de quitter le chemin.

Un jour, alors que l'éléphante est, comme à son habitude, en tête de file, elle remarque que son petit, bien protégé entre ses pattes avant, a du mal à suivre le pas de sa mère.

Du coup, elle ralentit, et du coup, tout le groupe d'animaux ralentit. La journée se passe. À la nuit tombée, les animaux ne sont pas encore arrivés au bout de trajet prévu, ils n'ont pas d'endroit où dormir en sécurité, ils n'ont pas trouvé d'eau. La réalité du désert est rude, l'eau et les endroits abrités sont rares.

Les animaux se fâchent contre l'éléphante : comment a-t-elle pu négliger le groupe ainsi ? Que vont-ils faire maintenant ?

L'éléphante répond calmement :

« Ce n'est qu'une seule journée sans eau et qu'une seule nuit sans abri, nous sommes capables d'y survivre. Reposons-nous quelques heures, nous reprendrons la route, plus tôt, demain.

- Et je veillerai sur vous ! » Ajoute la lionne.

Un peu avant l'aube, le groupe se lève et reprend la route. Le petit éléphant ne parvient toujours pas à suivre. Sa mère ralentit.

Le groupe se fâche :

« Une journée, d'accord, mais pas deux. Nous devons avancer !



- Si nous faisons moins de route aujourd'hui ce n'est pas grave, dit l'éléphante. La prochaine source d'eau n'est pas très loin. »

Le groupe se calme et suit le chemin à pas lents.

Le soleil cogne ce jour-là... comme jamais ! Arrivée à proximité de la source. Tous les animaux se ruent dessus. Malheureusement, à cause de la chaleur du soleil brûlant, l'eau s'évapore en grande partie dès sa sortie du sol. Le petit jet d'eau est bien trop fin pour abreuver tous les animaux du groupe. Les animaux rouscaillent sur l'éléphante, elle n'a pas suffisamment anticipé ! Néanmoins, chacun fait l'effort de boire avec parcimonie, de laisser la priorité aux petits, sous les recommandations des lionnes qui ne leur laissent, en réalité, pas trop le choix.

Le lendemain matin, il n'y a plus d'eau du tout et les animaux ont encore soif.

« Ne vous en faites pas, dit l'éléphante . »

J'ai adapté l'itinéraire : plutôt que de continuer comme prévu vers le Sud, nous allons aller vers l'Ouest, en direction de l'océan.

Par là-bas, cachées dans les sables, il y a de nombreuses sources, nous devons juste être patients.

C'est l'occasion de découvrir une terre que nous ne connaissons pas. »

Les animaux rouscaillent une nouvelle fois, ils ont prévu de retrouver leurs amis au sud, à l'ouest ils ne connaissent rien, ni personne. Tout cela à cause de l'éléphanteau qui ne suit pas... Tout le groupe devrait s'adapter pour le bien d'un seul petit ? Leurs petits à eux suivent sans problème. Mais bon... Sans éléphante, pas d'eau... Le groupe ravale sa colère et suit l'éléphante. Sur la route, une nouvelle fois, le petit ne suit pas la cadence, une nouvelle fois l'éléphante ralentit.

Cette fois, pour le groupe d'animaux, c'en est trop ! Ils peuvent, au loin, percevoir l'horizon de l'océan. Ils ont soif, ils continueront sans elle.

« Très bien, répond l'éléphante, l'horizon de l'océan est tout près, allez-y, je vous suis. »

C'est alors que tout le groupe d'animaux engage le pas à toute vitesse. Ils marchent droit devant. À mesure de la marche, les petits des animaux ralentissent, ne parviennent pas à suivre la course effrénée.

Les animaux, pressés, ralentissent eux aussi. Malgré la soif, ils ne peuvent pas laisser leurs petits là... Ceux-ci sont couchés au sol, ils ne parviennent plus à bouger.

« Vous voyez », dit la lionne d'un ton agacé. En respectant le rythme de son petit, l'éléphante respectait le rythme de tous les petits... »

Les animaux ne s'en étaient pas rendu compte, n'avaient pas pris conscience, non plus, des besoins de leurs enfants....

Entretemps, l'éléphante arrive avec son éléphanteau en meilleur forme. Elle s'arrête près des autres animaux, patiente pour que chacun retrouve des forces.

Une fois tout le monde remis sur pied, les animaux repartent ensemble, marchent ensemble, arrivent enfin près de l'océan où, enfouies dans le sable, une multitude de sources se dévoilent, sous le passage d'une tortue. Tout juste sortie de l'océan, la tortue creuse, cherche avec attention le bon endroit pour pondre ses œufs, l'endroit qui veillera sur ses enfants, l'endroit où, pour eux, tout commencera.

Les légendes racontent que les tortues portent le monde sur leur dos. À leur naissance, les tortues sont déjà autonomes, elles courent, rejoignent l'océan au plus vite, afin de porter, à leur tour, la part du monde qui leur revient.

Les autres animaux ne portent pas le monde, ils en font l'expérience. Les petits apprennent, grandissent avec leurs parents, s'abreuvent d'eau, d'aventures et de légendes.



« Un oiseau, il vole parfois longtemps pour trouver de la nourriture. Lorsqu'il la trouve, il la garde dans son bec, car malgré les longs trajets qu'il peut faire, il va d'abord nourrir ses enfants »

Parole transmise par trois mamans, Bernadette, Monique et Marceline, habitantes du quartier, elles ont également inspiré l'histoire que vous venez de lire.



LE TOUT PETIT HAMSTER

Un tout petit hamster dans une cage, dans un appartement.

Il trotte à toute vitesse, d'un côté et de l'autre de sa cage.

Parfois, il s'accroche aux barreaux, le regard au loin.

Sa tête remue dans tous les sens, vivace. Cherche-t-il quelque chose ?

Il sautille, bouscule ses gamelles.

Il couine à s'arracher les cordes vocales.

Il s'épuise.

Soudain, une femme entre dans l'appartement. Elle parle avec l'humain habitant les lieux.

Le hamster s'agite à nouveau.

La femme se tourne vers lui, le prend dans ses mains, le caresse. Du bout de l'index, elle lève une des pattes du hamster. La patte est gonflée. Elle fait au moins le double de sa taille habituelle. L'habitant des lieux écarquille les yeux.

Oui, le petit animal est blessé, il a mal.

La femme le repose dans sa cage, le rongeur peut se reposer.

Le voilà désormais tout calme.

Il sait que le message est passé !



Histoire transmise par Souad, habitante du quartier.

PETIT PIERROT

Mais où es-tu donc caché ?

Tu nous manques petit voyou.

Volontiers voleur, chapardeur et insolent,

Tu venais manger sur nos tables et sous nos
pieds.

Mais où es-tu donc petit oiseau masqué?

Comment t'es-tu fait voler le pavé

Par cette horde de pigeons grisés?

Reviens-nous vite petit moineau

Nos parvis t'attendent impatiemment.

Reviens-nous vite petit Pierrot

Nos tables t'attendent à Saint-Denis.



Conte poétique écrit et transmis par Marc Chapeau,
habitué du quartier



LES FAUVETTES

Elles sont deux, elles égayent la place
Saint-Denis avec leurs blagues.

La lumière dans les yeux, elles sont
intarissables.

La première encourage la seconde,

La seconde vient nous raconter.

Tandis que la première nous observe
souriante,

La seconde commence :

« Banane s'écrit avec un B,
habituellement avec un H »

Lorsque l'on voit la blague écrite ici, on
comprend... Par contre, lorsqu'elle est
racontée oralement, je vous assure, nous
avons cherché longtemps et nous avons
bien ri !

La fauvette a dû nous l'écrire pour
qu'enfin nous comprenions...

Il y a des histoires qui sont faites pour être
lues, d'autres qui sont faites pour être ra-
contées...



Blague racontées par Mariette et Gisèle.

FEMMES CYGNES

Femme qui danse au bord de l'eau.

En toute quiétude, tu peux poser ton voile
et te baigner.

Ici personne ne le volera.

Personne ne te privera du halo qui danse
avec toi.

Tu pourras, s'il te sied, le remettre lorsque tu
t'envoleras.



Petite poésie écrite à partir de la peinture de
Nordine Rais, habitant du quartier



LE SULTAN ET LE JARDINIER.

Histoire transmise par Mehrez, habitant du quartier

Il était une fois un jardinier. Il travaillait dans les jardins du palais du sultan.

Un jour, le jardinier découvre que sur son arbre préféré, un pêcher, un fruit particulièrement beau et grand, est né prématurément. Le sultan, invité à venir admirer ce fruit, donne ses instructions au jardinier. Il doit bien surveiller l'arbre et le prévenir lorsque le fruit sera mûr. C'est ainsi que l'ouvrier veille à cet arbre attentivement, jour et nuit, allant jusqu'à prendre ses repas sur place pour ne pas le perdre de vue.

Un jour il fut surpris par un aigle, l'oiseau vint se percher sur l'arbre, cassa la branche, fit tomber le fruit dans un grand fracas !

Tout attristé par cet incident, le jardinier s'empressa de rapporter au Sultan ce fâcheux évènement, mais, à sa grande surprise, le Roi ne se montre pas contrarié et lui répond: « Ne t'en fais pas, cet aigle en aura pour son acte.»

Quelques mois plus tard, le jardinier surprend une grosse couleuvre, sur le même arbre, en train de dévorer l'aigle. Il fut entièrement englouti par le serpent. Le jardinier alla sur-le-champ, informer le Sultan. Le sultan répondit sur le même ton :

« Cette couleuvre en aura pour son acte ! »

Au cours de la même année, alors que notre jardinier est en pleine besogne, il se rend compte qu'il vient de couper la tête de la couleuvre par un coup de pelle, alors que ce gros reptile était enfoui dans le sable ! Il va raconter son aventure au Sultan ; celui-ci lui répond sobrement :

«Tu en auras pour ton acte ! »

Le temps passe. Un jour les gardes du Sultan dit à tous les ouvriers travaillant dans les jardins du palais de quitter les lieux car le harem, les femmes du sultan, viennent se baigner dans l'étang. C'est ainsi que, si-tôt dit, si-tôt fait, tout le monde déserta les lieux sauf notre jardinier qui n'avait pas eu écho de ces instructions. Il faisait une sieste en dessous de l'arbre.

À son réveil, il entend du bruit, il se lève, voit le harem qui vient dans sa direction.

Sentant le danger et craignant pour sa vie, il monte dans l'arbre, se cache, admire le spectacle des femmes en train de se baigner. Tout à coup, les femmes découvrent le jardinier, s'affolent, sortent de l'eau, remettent en hâte leurs voiles en laissant échapper des cris stridents ! Les gardes accourent, emportent le jardinier et l'enferment. La reine avise le Sultan qui prononce sur-le-champ l'arrêt de mort du jardinier.

Le lendemain matin, jour d'exécution de la sentence, le bourreau conduit le condamné vers l'échafaud et entreprend les préparatifs nécessaires à l'accomplissement de son œuvre. Il s'adresse au condamné :

« Quel est ton dernier vœu ? »
lui demande-t-il.

« Si vous le permettez, j'aimerais bien être reçu par le Sultan, j'aurais à lui dire juste un petit mot » répond le jardinier.

- En présence du roi, le jardinier se permet :

« Sire, je suis condamné à mort malgré mon innocence, j'implore votre indulgence ».

Le Sultan ne veut rien entendre. Alors le jardinier d'ajouter :

« Sire, c'est bien votre majesté qui un jour m'a dit que l'aigle, ayant cassé

le pêcher, en aura pour son acte, et que la couleuvre qui a dévoré l'aigle en aura pour son acte, et que, moi, j'en aurai aussi pour mon acte, pour avoir tué la couleuvre. Sire, vous venez de me condamner à mort injustement, vous en aurez également pour votre acte ! »

Après ce discours, le Sultan s'empresse de libérer le jardinier, dans un sentiment de colère mitigée.



LE PETIT CANARD

Il était une fois un petit canard. Il avait beaucoup de frères et sœurs.

Aujourd'hui, il est temps d'apprendre à nager.

Ses frères et sœur sautent dans l'étang,

Au début, maladroits, les voilà très vite à apprécier de flotter sur l'eau.

Notre canard, lui, reste au bord de l'étang, ses petites pattes tremblent, il ne veut pas sauter.

« Allez viens nous rejoindre ! Saute !
Tu verras, ce n'est pas si difficile ! »

L'encouragent ses frères et sœurs, mais rien n'y fait, notre canard ne veut toujours pas bouger !

Au même moment, un lapin blanc aux airs charmants observe la situation.

Il s'avance et s'arrête discrètement derrière le canard trouillard qui tremble encore.

Tout à coup, le lapin lui donne une petite tape dans le dos.

Le canard perd l'équilibre, tombe dans l'étang.

Il agite ses ailes, cancanant à tout va !

Puis, petit à petit, il trouve son équilibre, petit à petit, le voilà en train de nager élégamment sur l'eau. Heureux de découvrir les plaisirs de la nage.

Comme quoi, parfois un petit coup de pouce suffit pour réaliser ses rêves.



Histoire transmise par Lino, habitant du quartier.

LE CHEMIN DES RÊVES

Le chemin des rêves... C'est bien joli, mais c'est pas la réalité.

Dans la vie, tu dois manger, et pour manger tu dois travailler.

Si tu travailles, tu ne fais que ça, tu deviens esclave de la société.

Si tu ne travailles pas, tu te fais insulter, tu n'es rien pour la société.

Il n'y a pas d'option. Il n'y a pas de choix.

Le chemin des rêves... C'est bien joli, mais c'est pas réel.

Tu ne peux pas le toucher, tu ne peux pas le voir.

Tout est dans ta tête. C'est ton imagination.

L'imagination, c'est pour les fous ou pour les riches.

Qui a encore le droit de rêver aujourd'hui ?

Mon destin ne m'appartient pas, mais que font les étoiles ?

Elles aussi, elle meurent, elles naissent.

Elle aussi, elles brillent, elles s'éteignent.

À quoi bon leur confier ma foi ?

Sur le chemin des rêves, il n'y a pas de promesse.

Sauf peut-être celle que je me fais.

Promesse qui blesse ? Tristesse au bout du chemin ?

Pourquoi s'engager à rêver, risquer le plus grand chagrin ?

Sur le chemin des rêves, j'ai observé.

Ceux qui se sont rapprochés de l'horizon.

Ce sont ceux qui avaient une étoile sur le front.

Pourquoi me condamner sans avoir essayé ?

Là il y a une option, il y a un choix.

Sur le chemin des rêves, parfois, il faut se donner du temps.

Parfois la forme du rêve se transforme, mais le fond reste fidèle.

Comme les étoiles, qui naissent, qui meurent, mais qui toujours éclairent le ciel.

Et si je décide d'essayer, j'augmente mes chances d'y arriver...

Tu crois pas ?

Aujourd'hui, je me donne le droit de rêver !



Poème dédié aux jeunes

« Pour aboutir à ses rêves, il faut prendre le chemin le plus long. »

Parole transmise par Joël, habitant du quartier



LE TEMPLE DES SAVEURS

Conte écrit avec les enfants à l'atelier
Into Image le 24 avril 2021

Il était une fois, au temps où l'abbaye était abandonnée au milieu de la forêt, un homme, ou plutôt un garçon. Il se faisait passer pour un homme pour avoir plus de pouvoir et faire ce qu'il voulait. Il était grand et rond pour son âge, du coup, tout le monde le croyait, tout le monde l'appelait Frank le gourmand. Il vivait seul dans l'abbaye et passait ses journées entières à lire des livres. Il cherchait la solution au grand drame du pays à l'époque, la disparition des saveurs. Comme il n'y avait plus aucune saveur, les gens avaient oublié ce que c'était de cuisiner, ils mangeaient pour survivre, sans plaisir. De ce fait, ils n'étaient jamais rassasiés. Tout le monde dans le pays avait toujours faim, Frank le premier. Et ça... ce n'était pas possible !

Un jour, parmi les milliers de livres cachés dans la bibliothèque oubliée de l'abbaye, il en trouve un qui parle d'une vieille légende, celle du temple des saveurs au Japon. Le temple aurait

élaboré une recette magique de mochi. Des mochis si bons qu'ils attireraient à eux les saveurs les plus délicieuses, des mochis capables de faire émerger les saveurs du néant.

« Je dois absolument trouver ce temple ! Il est temps que je puisse manger... Vraiment manger ! »

Frank fait rapidement son sac : une tente, une lampe de poche, une couverture, de l'eau et un bout de pain sans saveur. Il ne connaît pas le chemin, il sait juste que le Japon est loin, à la frontière de l'océan pacifique. Il ne sait pas comment il va faire pour traverser mers et océans, mais tant pis, il y va quand même, il fonce droit devant, marche vite.

Sur le chemin dans la forêt, il se prend un énorme coup sur la tête. Ça fait mal ! Il tombe par terre un peu sonné. Il voit, par terre aussi, une fille, un peu sonnée aussi. Elle est tombée du ciel !

« Hé ! Tu peux pas faire attention ?
Tu viens d'où toi ? !

- Désolé ! J'ai tellement faim que j'ai perdu l'équilibre sur mon tapis volant et suis tombée.
- Un tapis volant ? Ça existe ça ?
- Ben évidemment que ça existe !

Et sur mon tapis volant, je parcours le monde à la recherche des saveurs, je suis sûre qu'elles existent encore quelque part. Je les trouverai pour que plus personne n'ait faim ! Je serai la sauveuse des saveurs !

- Ouaw ! Trop cool ! Moi aussi je veux être « sauveur de saveurs » ! En plus j'ai trouvé un livre qui parle d'un temple des saveurs, allons-y ensemble sur ton tapis ! »

Ils volent au-dessus des terres, des mers et de l'océan, leurs yeux se nourrissent des plus beaux paysages, ils touchent les nuages qui, à leur passage, forment de jolies boucles.

Ils arrivent au Japon. Une fois sur place, ils cherchent le temple partout dans la grande ville, mais ne trouvent rien. Ils demandent le chemin aux passants, mais personne ne répond, personne ne sait.

Fatigués, ils se posent sur un banc. Ils ont faim !

Tout à coup, une odeur subtile, appétissante, vient frétiler dans leurs narines « Hummm d'où vient cette odeur délicieuse ? » Ils salivent à l'idée d'imaginer cette chose qui sent si bon, ils se lèvent et suivent l'odeur. Ils arrivent à l'écart de la ville et voient, assis sur un

muret aux abords d'un parc, un étrange chat bleu et une jeune fille.

Ils sont en train de manger des mochis !

« Bonjour, ça a l'air bon ce que vous mangez...

- Délicieux, vous voulez goûter ? » dit la jeune fille.

Les deux voyageurs prennent les mochis et mangent délicatement le précieux cadeau. Ils retrouvent les saveurs et avec elles le plaisir qu'ils avaient perdu.

« Eh ben... on dirait que vous n'avez plus mangé depuis longtemps ! Vous n'êtes pas d'ici, d'où venez-vous ? Je m'appelle Nobita et lui c'est Doraemon. Et vous ?

- Moi c'est Nina et lui Frank, nous voyageons à la recherche des saveurs, du temple des saveurs.

- En effet ! » Ajoute Frank « Nous venons d'un pays où les saveurs se sont perdues mais il est introuvable !

- Ah c'est normal, il est caché. Dit Nobita naïvement.

- Chut ! Intervient Doraemon.

- Pourquoi « chut », qu'est-ce qui se passe ? Demande Nina.

- C'est malin, tu en as trop dit ! Dit Doraemon.



- Oui tu as raison, nous avons promis de cacher le temple pour le protéger, mais si nous voulons le protéger, c'est aussi pour qu'il puisse continuer à remplir sa mission, diffuser les saveurs. Et là, leur pays en a bien besoin. » Insiste Nobita
- « Bon...d'accord... » dit le chat résigné.

À ce moment-là, le chat prend une grande inspiration et souffle en rafales en direction du parc. Une brume se dissipe et laisse apparaître un temple somptueux, gigantesque. De nombreux moines et béguines y prient, écrivent des livres, font des offrandes de bougies, de fleurs et d'encens, et, surtout, cuisinent ! Ils cuisinent des mochis, à la recette secrète et magique.

« Dès que nous serons rentrés la brume cachera à nouveau le temple, entrons vite ! » Dit Nobita.

« C'est magnifique ! » S'exclame Frank.
« Et après, où vont tous les mochis que vous cuisinez, vous les mangez tous ?

- Non, nous les livrons partout dans le monde, là où les gens en ont besoin, et nous livrons des livres de sagesse ancestrale aussi, comme celui que tu as avec toi. Doraemon et moi nous repérons

les endroits qui en ont besoin et faisons les livraisons.

- Vous livrez car la localisation du temple doit rester secrète ? » Demande Nina.

« Exactement ! » répond le chat.

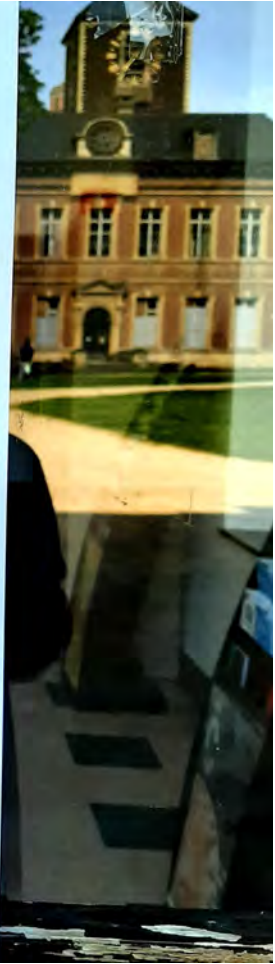
- Pour vous remercier de votre aide, pour sauver notre pays, voici une offrande pour le temple, mon bien le plus précieux, mon tapis volant, il vous aidera pour vos livraisons. » Dit Nina.

- Merci ! »

Au moment précis où l'offrande, le tapis volant, est donnée, instantanément, Frank et Nina se retrouvent dans la bibliothèque de l'abbaye.

Ils ne se souviennent de rien, les souvenirs ont disparu dans la brume. Frank et Nina sont ensemble, amis depuis toujours, ils mangent un délicieux mochi, dans leur pays où personne n'a faim, ils lisent un livre, cela parle d'une légende, celle d'aventuriers à la recherche du temple des saveurs..





REMERCIEMENTS

Un grand merci à toutes les personnes rencontrées sur la place Saint-Denis avec qui nous avons pu partager ces moments inspirants. Les histoires de ce livret sont uniques, c'est grâce à vous que ces oiseaux sont nés et qu'ils peuvent aujourd'hui prendre leur envol.

« Les oiseaux de Forest », c'est vous, les Forestois et Forestoises, qui nous les avez racontés ! C'est les histoires écrites avec vous, c'est ce recueil, une balade contée et un court-métrage.

Un grand merci également à ceux et celles grâce à qui nous avons pu mettre en place le projet, Apollinaire Djouomou de source plurielle Asbl, Kristina Ianatchkova pour son accompagnement durant les activités sur la place. Merci à Florence Vinckenbosch et Adrien Lociuro conteuse et conteur, d'avoir raconté lors de la balade du 19 juin.

« Les oiseaux de Forest » fut créé à l'occasion du festival « Ô tour des contes », organisé dans le cadre d'un partenariat entre Source Plurielle, Action et Recherche Culturelles et Association Martinique Image, il a eu lieu en Région bruxelloise les 18, 19 et 20 juin 2021.

Animation et réalisation du court-métrage « Les oiseaux de Forest » :
Tenzin Sangmo Henrad.

Animation et écriture des histoires avec les personnes de la place Saint-Denis :
Elisabeth Mertens

Le festival a été organisé avec le soutien de Mariam El Hamidine, Bourgmestre et Charles Spapens, Echevin de la Culture et de la Revitalisation des quartiers, la participation du Service Développement Durable de la commune de Forest ainsi que plusieurs associations forestoises.

Met de steun van ,Mariam El Hamidine Burgemeester en Charles Spapens, Schepen van Heropleving van de wijken in naam van het College van Burgemeester en Schepenen. Dans le cadre de/ In het kader van www.abv.brusse

Editeur responsable : Michel Boving

